

Une musique de chambre en plein air

Jean-Claude Pinson

Numéro 12, printemps 2007

Lire Leopardi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pinson, J.-C. (2007). Une musique de chambre en plein air. *Contre-jour*, (12), 101–103.

Une musique de chambre en plein air

Jean-Claude Pinson

Quoiqu'il se soit lui-même défini comme un « sépulcre ambulante », quoiqu'il ait transporté toute sa vie dans son dos la « malle » de malheur de sa bosse, Leopardi, dans ses idylles, vient à nous porteur d'une tout autre malle : il avance chargé de la grave question du bonheur, de son poids lourd-léger (comme on dit dans la boîte). Car il n'est pas seulement le poète du funeste malheur d'être né et le philosophe du « massacre des illusions ». Il est aussi le philosophe du plaisir et le poète du bonheur, parfois, d'exister.

Un bonheur fragile, car il est affaire de très aléatoire météorologie. Un bonheur d'autant plus menacé de *fading*, d'autant plus foncièrement fugitif, qu'il advient à un être dont la condition est fondamentalement celle d'un fugitif, d'un évadé provisoire, s'il est vrai que l'existence est une prison (mais une prison, tout de même, « en plein air »). Mais qu'il survienne, il est alors, ce bonheur, comme le beau temps : envol et joie spacieuse. Il est élévation autant qu'exultation (le grec *météôridzô* ne dit pas autre chose). Il est cette grave allégresse, dont le symbole serait, tout en coups d'ailes et planages, le jeu sérieux des oiseaux évoluant dans les airs.

À cette première raison de les envier, s'ajoute le fait que ce sont des créatures musiciennes. Ils incarnent ainsi, note Leopardi dans l'*Éloge* qu'il leur consacre, une des plus remarquables combinaisons de la nature : celle du vol et du chant. Deux attributs qui sont aussi, notons-le, ceux de la poésie lyrique.

*

Un jour, sa sœur Paolina, de deux ans sa cadette, lui écrit qu'elle préférerait être l'une de ses deux jambes à lui plutôt que toute sa personne à elle. Car elle le croit plus heureux là où il est, à Rome, Bologne, Florence ou Pise, qu'à Recanati, ce « gouffre infâme » où elle se morfond en attendant sans trop d'espoir qu'on lui trouve un mari. Il lui répond que c'est à elle qu'il doit de croire encore qu'« il y a de la sensibilité dans le monde » ; que c'est elle, sa chère Paolina, qui réveille la sienne, « hélas endormie ».

C'est comme si chacun incarnait pour l'autre une promesse de bonheur. Une promesse née peut-être de baisers innocents dans la pénombre d'une chambre où dort pour toujours un désir mort-né, informulé, d'inceste infantin.

Comme un membre fantôme, la belle illusion de ce bonheur frôlé continue, me semble-t-il, de vivre dans le cœur de Giacomo, plus intime en lui-même que lui-même, comme le Dieu d'Augustin. Souvent, ce membre est au repos. Mais parfois la jambe de Paolina s'agite et veut marcher. Alors la poésie, sa sœur la poésie, s'élançe et des vers sur la feuille vont et viennent, passereaux sur le ciel de la page.

*

À Bologne, Leopardi habita quelque temps un appartement mitoyen d'un théâtre. Le soir, à travers la cloison, il entendait déclamer les acteurs et pouvait deviner leur jeu sans pourtant rien en voir. Expérience de la séparation, de la solitude — d'une condition séparée et pensante (d'autant

plus retournée sur elle-même qu'elle est pensante). Mais expérience aussi d'un état second, irréel, du langage, d'une musique abstraite de la parole.

Lisant cette anecdote, on songe à la prose de ces dialogues sans théâtre que sont les *Operette Morali*. On songe à la musique du sens, au son de la pensée, à la fois net et étrangement feutré, détimbré, qui s'y fait entendre. Comme si, d'un monde à la fois proche et lointain (celui où cohabitent en conversant les vivants et les morts), ce son nous parvenait à travers une cloison. Nietzsche, qui avait l'oreille musicienne, ne s'y est pas trompé : avec la prose de Leopardi et sa clarté lunaire, c'est bien un son nouveau de la pensée qui apparaît en Europe.

Mais c'est aussi une nouvelle possibilité de la poésie qui soudain prend forme avec l'auteur des si bien nommés *Canti*. En un siècle encombré de brumes religieuses, c'est, intempestive, une autre musique qui surgit. Une musique sobre et acoustique, jamais amplifiée. Une musique pour ainsi dire atonale ; aride et pourtant poignante ; presque abstraite, quasi géométrique et pourtant pleine d'allant. Une musique de chambre, mais jouée en plein air, chantant sous l'angle grand ouvert du ciel l'inespoir et la beauté de vivre.

Une musique de la pensée, car c'est bien de poésie pensante qu'il s'agit, élevant *a cappella* son chant mécréant sur les ruines vaillamment assumées de toute théodicée. Mais l'élevant vers rien et d'autant plus tendu, ce chant, qu'il vibre à nu, à vif dans le vide d'un espace asséché de toute consolation divine, fût-elle seulement à venir.

Nulle nébulosité, du coup, dans les vers léopardiens : le chant simple et limpide monte comme une fumée claire dans l'air sec d'un ciel méridional. Mais une aura pourtant, puissamment suggestive, comme apportant, de très loin réverbéré, l'effrayant bruit de fond d'un cosmos radicalement vide de toute présence transcendante.